

sé ses ressources, et l'accroissement du territoire Piémontais sera la perte de sa nationalité. Aujourd'hui ses représentants sont en si petit nombre dans les Chambres Sardes, que leur voix peut à peine se faire entendre, quand ils demandent justice pour leur patrie; peut-elle espérer un meilleur sort quand une augmentation de territoire aura doublé le nombre des représentants Italiens? Ne doit-elle pas craindre d'être sacrifiée à leurs projets ambitieux? "La Savoie a perdu depuis 1848, dit l'*Ami de la Religion*, son sénat, de Chambéry son administration et un budget à part, il ne lui reste plus d'autres gardiens de ses intérêts, que 25 députés qui se trouvent sans force devant la représentation plus nombreuse des provinces *subalpines*. L'annexion de la Lombardie va rendre cette minorité plus impuissante encore; la nature des choses le veut ainsi, plus le Piémont sera grand, plus la Savoie sera sacrifiée."

Passons au second grief: la politique religieuse du Piémont.

Tout le monde connaît la conduite scandaleuse des derniers ministères Sardes. Trouvant l'Eglise dans un état florissant, et ayant besoin pour soutenir leurs projets ambitieux de sommes énormes, ils n'ont pas craint d'avoir recours à la spoliation des biens ecclésiastiques. Toutes les institutions monacales, toutes les communautés religieuses, à l'exception des sœurs de la charité et de St. Joseph, ont été supprimées, et leurs biens confisqués au profit de l'état.

On peut comprendre l'indignation d'un peuple profondément Chatolique, à la vue d'un tel vandalisme. Soumise par la révolution de 93, à toutes les épreuves que l'Eglise de France eut à endurer, l'Eglise de Savoie avait à grandes peines réparé ses pertes. Le concordat de 1801 lui aida sans doute beaucoup, en rendant aux évêques une partie de leurs biens; mais les monastères, les communautés religieuses ne s'étaient relevées de leurs ruines, que par le dévouement et les généreux efforts de quelques particuliers.

Aujourd'hui un gouvernement révolutionnaire renverse ces établissements, fruits de la foi et du dévouement des Savoyards, il n'est donc pas étonnant d'entendre ce peuple se plaindre et demander un sort plus en harmonie avec ses croyances et sa dignité.

Si nous en croyons l'*Ami de la Religion*, la Savoie "veut redevenir une nationalité distincte, particulière, vivant de sa vie propre; et s'il lui faut perdre son autonomie, elle aime mieux être française que piémontaise."

Le même journal va jusqu'à dire: "Si le Piémont ne se résout pas à changer de politique étrangère, et religieuse, il peut faire son deuil de la Savoie. Là successi-

on est ouverte; on n'attend plus que l'acceptation de l'héritier."

Nous ne savons pas jusqu'à quel point ces paroles définissent l'état actuel des esprits, et nous ne les aurions pas citées si elles n'avaient été, pour ainsi dire, appuyées de l'autorité d'un correspondant de Chambéry, qui résume la situation de son pays en ces mots: "La Savoie en ce moment ne veut parler qu'à demi-voix; elle s'attache de plus en plus au centre du Catholicisme, dont elle partage vivement la joie et les douleurs. Elle regarde le Piémont avec pitié, la France avec espoir, et attend son salut de la Providence."



On vient d'ouvrir à Ste. Anne un établissement qui va donner une nouvelle impulsion à l'agriculture en notre pays. Depuis bien longtemps, nous sentions l'absence d'une semblable institution en Canada. Personne n'ignore en effet qu'il ne suffit pas d'avoir des bras pour cultiver la terre, et lui faire rendre tout le produit qu'on en peut attendre; il faut, de plus, de l'ordre et de la méthode. Le cultivateur Canadien est fort, robuste et, de plus, laborieux; mais il tient tout son savoir de la tradition, et il lui manque une théorie et des principes qui puissent le guider dans l'exploitation d'une ferme. Cette école d'agriculture contribuera donc à lui faire acquérir une connaissance d'où peut résulter un bien immense, surtout pour un jeune pays. On ne pourrait faire assurément un trop bon accueil à une institution de ce genre, quand on considère que l'agriculture fait la richesse d'un peuple, et que de la prospérité de l'une dépend la prospérité de l'autre. Cette nouvelle institution est une bien précieuse acquisition pour le Canada, et ceux qui s'intéressent au bien-être de ce pays doivent des remerciements au Rév. M. Pilote pour ses généreux efforts. Cet ami sincère des intérêts canadiens n'a pas reculé devant les peines et les difficultés. Il a été demander à la vieille Europe les connaissances nécessaires au succès de son entreprise. C'était le moyen de donner tout de suite à l'art de l'agriculture dans notre pays, les mêmes développements qu'il a pris dans les lieux où il est enseigné depuis plusieurs siècles.

LE GREAT EASTERN ET SON RIVAL.

Le *Great Eastern*, cette merveille attendue depuis si longtemps, quittera, le 29, les bords de la Tamise. Ce géant des mers, comme pour essayer ses forces, ira d'abord toucher à Cherbourg, puis, dé-

vorant l'immense espace qui le sépare du Nouveau-Monde, il arrivera dans quatre ou cinq jours en face de Portland. Outre le plaisir de voyager les premiers dans un vaisseau dont les dimensions colossales auraient effrayé l'industrie d'un autre siècle, les passagers trouveront dans le *Great Eastern* toutes les commodités désirables. Rien ne manque à l'ameublement des chambres de chaque voyageur, lits, canapés, fauteuils, tables, baignoires, etc.

Mais c'est le propre des grandes choses d'exciter l'émulation. Tandis que l'Europe admirait les préparatifs qui se faisaient pour la construction du fameux navire, le Yankee voyait avec peine que son ami d'outre-mer, allait remporter sur lui le prix de la célérité. Il s'est alors avisé de lui jouer un tour de gascon, et de se préparer à frachir en deux jours ce que l'Anglais devait parcourir en quatre ou cinq à l'étonnement de l'Europe. Pour cet effet, un célèbre aéronaute américain M. Lowe, a construit un énorme ballon de 130 pieds de diamètre sur 300 de hauteur. Le navire aérien appelé *City of New-York*, est muni de tous les appareils nécessaires en cas d'accidents, et il promet une grande chance de succès.

Qui dira maintenant où doit s'arrêter le génie audacieux de l'homme? Où sont les limites qu'il ne pourra franchir? Qui sait si bientôt des volées de ces nouveaux navires ne sillonneront pas les plaines de l'air? Qui sait si un jour on ne les verra pas, rangées en escadres serrées, se développer au dessus de nos têtes, et y livrer des combats aériens? Quelle ne serait pas la surprise des Anglais, si Napoléon, toujours habile à profiter des nouvelles découvertes, équipait une flotte de ces nouveaux transports, (Et combien de ballons ne pourrait-il pas faire avec ce qu'a coûté le *Great Eastern*!) et, y logeant ses zouaves, allait prendre en défaut ces redoutables batteries que l'on construit à si grands frais sur les côtes d'Angleterre, en faisant abattre son armée du haut des airs sur l'un des squares de Londres!!

PREMIERS.

RHÉTORIQUE.

N. Bégin, en thème latin.

SECONDE.

Aug. Gosselin, en thème latin.

TROISIÈME.

J. Bédard, en version latine.

QUATRIÈME.

E. Turcot, en thème latin.

CINQUIÈME.

A. Papineau, en version latine.

SIXIÈME.

C. Lacombe, en version latine.

SEPTIÈME.

R. Saucier, en exercice français.